



Le secret d'Arthur

Une tragédie bretonne

ROMAN / PHILIPPE TOURAULT

 éditions du
ROCHER

R O M A N

LE SECRET D'ARTHUR

DU MÊME AUTEUR

Les lampes romaines en terre cuite de l'époque impériale, actes du 97^e congrès national des Sociétés savantes, Paris, Imprimerie nationale, 1975.

Lyons-la-Forêt (coordination), Paris, Imprimerie nationale, 1976.

Les Angevins au temps des guerres de religion, Paris, Perrin, 1987.

Anne de Bretagne, Paris, Perrin, 1990 ; 3^e édition 2004 ; le Grand Livre du Mois, 1994.

Initiation à l'Histoire de l'Église, Paris, Perrin, 1996 ; Le Grand Livre du Mois, 1996 ; traduit en portugais.

Saint Dominique face aux cathares, Paris, Perrin, 1999.

La Résistance bretonne du ^{xv}^e siècle à nos jours, Paris, Perrin, 2002.

Les Rois de Bretagne, légende et réalité (11^e-^x^e siècle), Paris, Perrin, 2005.

Les ducs et duchesses de Bretagne (^x^e-^{xv}^e siècle), Paris, Perrin, 2009 ; Prix des Écrivains bretons, 2010.

PHILIPPE TOURAULT

LE SECRET D'ARTHUR

Une tragédie bretonne

 éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN : 978-2-268-07084-1

ISBN pdf : 978-2-268-00407-5

*À elle, à qui je dois d'être,
À Bénédicte et Thierry, Anne-Lise et Hervé,
Marie, Agathe, Valentine, Charlotte...*

En ce début béni de février 1196, personne ne paraît se soucier du froid glacial qu'il fait à Rennes. Au contraire une foule bigarrée d'hommes, de femmes et d'enfants crie sa joie et applaudit à tout rompre, au rythme cadencé des cloches qui carillonnent à la volée.

Le petit prince s'avance avec dignité, chevauchant un palefroi recouvert d'un drap de soie noire frappé de pattes d'hermines. À sa gauche, sa mère, la duchesse Constance, assise en amazone sur une haquenée blanche, regarde son fils avec le sourire radieux des femmes comblées. Leurs deux montures piétinent un tapis vert de branchages. Le petit peuple se précipite pour ramasser comme des reliques les tiges et les feuilles endolories avant que les chevaux des personnalités de la suite ducal ne les écrasent.

Arrivé près de la porte Mordelaise à l'entrée de la cité, le cortège s'arrête. Des évêques, des abbés, des barons, des bourgeois lui barrent la route.

– Madame, que venez-vous faire en ces lieux ?

– Vous le savez bien, Messire. Je viens demander que mon fils Arthur, ici présent, soit couronné duc de Bretagne. Son père, votre bien-aimé duc Geoffroy, est décédé il y a une dizaine d'années ; je vais moi-même atteindre ma trente-cinquième année ; il me semble nécessaire d'assurer à présent l'avenir de la dynastie.

Après ce bref échange, les dignitaires, toujours groupés devant la porte de la ville, amorcent un semblant de concertation. Leur conciliabule terminé, un grand seigneur avance de quelques pas et d'une voix forte :

– Et vous Monseigneur Arthur, qui voulez recevoir la consécration suprême, êtes-vous prêt à garantir les droits et privilèges du clergé et de la noblesse, à protéger votre peuple ? Consentirez-vous à défendre la liberté et l'indépendance de la Bretagne ?

À ces mots tout le monde se tait.

Sans la moindre hésitation, le jeune prince s'écrie aussi haut qu'il le peut :

– Je jure devant vous tous, devant toute la nation bretonne, de défendre les droits et privilèges des clercs et des nobles, de protéger les faibles. Je jure devant Dieu de maintenir à tout jamais l'indépendance de la Bretagne.

« Hourra ! Hourra ! Longue vie à notre duc Arthur I^{er} ! » La foule acclame son nouveau maître en bienfaiteur. Les notables, eux, s'écartent respectueusement pour laisser passer le cortège officiel.

Dans le même temps, la barrière de la ville, qui était restée jusqu'alors baissée comme si elle refusait l'entrée d'un intrus, se lève ; les portes de Rennes s'ouvrent à leur tour.

Une fois franchies les fortifications, des rues récemment pavées. Un monde de curieux, aligné de chaque côté sur une seule file pour permettre le passage des héros du jour, leur adresse mille et mille compliments que ceux-ci, dans l'allégresse et la confusion générale, entendent à peine. Constance tend la main à son fils : elle est ravie.

Arrivé devant la cathédrale, Arthur descend de son cheval et demande à pénétrer seul dans le sanctuaire. Il y